

## Spectacle pour enfants

# Dans les rêves de «Little Nemo»

Au Petit Théâtre, Christian Denisart fait découvrir au jeune public une bande dessinée centenaire. Reportage.

Geoffroy Brändlin

Caché derrière la cathédrale, le Petit Théâtre de Lausanne fourmille d'artisans. En ce lundi soir, ils s'activent tous. La répétition générale s'appête à commencer. Sur scène, comme dans l'atelier, les décors et les accessoires sont finalisés. Ils donneront vie du 7 au 31 décembre à un monde fantastique. Parce que le metteur en scène Christian Denisart, magicien des mots, des mouvements et des décors, prépare un nouveau tour.

Après avoir mis en scène *Charlie* (ndlr: adaptation du roman «Des fleurs pour Algernon» de Daniel Keyes) au Théâtre Kléber-Méleau en novembre, il présente la pièce «Little Nemo», inspirée de la mythique bande dessinée feuilleton de Winsor McCay (1905).

«Je voulais la mettre en scène il y a quinze ans, mais une autre compagnie la jouait déjà à La Grange. Ce n'est pas plus mal, parce que l'adapter demande de l'expérience. Contrairement aux œuvres littéraires, une imagerie, qu'on ne peut pas ignorer, existe déjà avec la bande dessinée. C'est un grand défi technique», raconte Christian Denisart. Le héros de l'histoire? Nemo, un enfant de 5 ou 6 ans. Chaque nuit, ses rêves l'emènent bien au-delà de son lit, jusqu'au royaume de Slumberland, où une jeune princesse l'attend pour jouer avec lui. «Ce voyage lui permet de surmonter ses peurs et d'apprivoiser le monde», explique le metteur en scène, BD en main.

## Des enfants aux manettes

Une douzaine d'adultes et six enfants entrent dans la salle. Parmi eux, deux petites têtes blondes, Lili Denisart, 6 ans, et son petit frère... Nemo, 4 ans. En référence à «Little Nemo» et à «20'000 lieues sous les mers», que leur père a mis en scène en 2007 au Petit Théâtre. Et cette année, ils ont même été associés au processus artistique. «Nous avons regardé ensemble les images de la BD et ils n'aimaient pas les mêmes passages que l'équipe. Alors nous avons pris en compte leur sensibilité», explique-t-il. Petits et grands jugeront ce soir la répétition générale de la compagnie Les Voyages Extraordinaires.



Un défilé festif au royaume de Slumberland, dans les rêves du petit Nemo. PHILIPPE PACHE

«Contrairement aux œuvres littéraires, une imagerie, qu'on ne peut pas ignorer, existe déjà avec la bande dessinée.»



Christian Denisart, metteur en scène

«Nous avons regardé ensemble les images de la BD et ils n'aimaient pas les mêmes passages que l'équipe. Alors nous avons pris en compte leur sensibilité», explique-t-il. Petits et grands jugeront ce soir la répétition générale de la compagnie Les Voyages Extraordinaires.

Quelques instants plus tard, un monde nouveau s'ouvre à eux, plein de couleurs. Les dé-

cors se transforment, les échelles de plans varient, la taille des personnages aussi. Presque comme dans un film. Little Nemo parcourt monts et vaux, à pied ou dans les airs. Les comédiens interprètent, dansent, chantent. L'une des marques de fabrique des pièces de Christian Denisart. Il raconte les coulisses. «On a commencé à répéter en janvier, parallèlement à «Charlie». Les décors sont arrivés au fur et à mesure. L'équipe doit intégrer beaucoup d'éléments ces derniers jours. Ce que l'on recherche c'est surtout la fluidité dans les enchaînements.»

## Chorégraphie minutieuse

Une fluidité qui lui tient particulièrement à cœur. Pour l'épauler, le metteur en scène a fait une nouvelle fois appel à la chorégraphe Judith Desse. Son objectif: que chaque mouvement soit réglé

comme du papier à musique. Elle porte un regard minutieux sur la répétition générale. «Je poursuis les comédiens jusque dans les loges, lance-t-elle, un sourire en coin. Ils sont soumis à la même exigence que des danseurs professionnels et ils l'acceptent. À ce stade-là, c'est du travail de dentelle. Avec leurs corps, leurs gestes, on crée le langage de Slumberland.»

Un voyage pour les enfants et les parents, mais aussi un retour aux sources pour Christian Denisart. Cette salle du Petit Théâtre l'a vu grandir. Engagé, il y a 29 ans, comme technicien du son, il y a «appris pendant sept ans le théâtre sur le tas». Le début d'une histoire d'amour qui dure.

Lausanne, Le Petit Théâtre, du mercredi 7 au samedi 31 décembre. [www.lepetittheatre.ch](http://www.lepetittheatre.ch)

## La Cinémathèque suisse donne dans la «popitude»

### Programmation L'institution lance un cycle consacré à la culture pop.

Un cycle consacré à la culture pop est au programme de la Cinémathèque suisse, à Lausanne, jusqu'à fin février avec des œuvres des années 1950 à nos jours. Parmi les films à l'affiche, le documentaire «My Generation» (2017) de David Batty revient sur ce phénomène social, artistique et politique majeur de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans les pays occidentaux. Un phénomène qui «évoque les bandes dessinées, les affiches publicitaires, les livres de poche, les 45 tours, la minijupe, Elvis et Marilyn, le Coca-Cola ou

encore la soupe Campbell», écrit la Cinémathèque.

Le pop n'est «pas durable ni sérieux, il est éphémère et jetable, véhicule une philosophie de l'apparence et évoque le produit de masse», poursuit le texte de présentation. «Pourtant, la «popitude» fait aujourd'hui indissolublement partie de notre vie consumériste. En 1963, Warhol disait que «le pop est le fait d'aimer les choses». Plus tard, Madonna déclara que «le pop est le reflet absolu de la société dans laquelle nous vivons».

«My Generation» sera présenté le 8 décembre par le musicien Michael Frei. Le 11 décembre, «Les Demoiselles de Rochefort» (1967) de Jacques Demy seront intro-



Malcolm McDowell dans «Orange mécanique».

duites par une médiation du Festival Cinéma Jeune Public. Autre point fort: la projection de la co-

médie musicale «Hairspray» (1988) de John Waters le 14 décembre... avec entrée gratuite pour les coiffeuses et les coiffeurs et un concours de coiffure! «Viva Las Vegas» (1964) de George Sidney, «A Hard Day's Night» (1964) de Richard Lester, «Faster, Pussycat! Kill! Kill!» (1965) de Russ Meyer, «Playtime» (1967) de Jacques Tati, «Barbarella» (1968) de Roger Vadim, «Orange mécanique» (1971) de Stanley Kubrick, «Absolute Beginners» (1986) de Julien Temple ou encore «Pulp Fiction» (1994) de Quentin Tarantino font partie des dix-sept films de décembre, pour la partie 1 du cycle. **ATS**

[www.cinematheque.ch](http://www.cinematheque.ch)

## Enfant terrible du rock, Peter a vaincu Doherty

### Concert

Folie médiatique, dope: le chanteur des Libertines est revenu de tout. Il sera dimanche à Pully.

On peut retourner la chose dans tous les sens - et ce n'est pas aisé, eu égard à son mètre 90 et aux quelques kilos superflus récemment amassés - mais parmi les plus improbables survivants du rock anglais, Pete Doherty trône à la première place. Qui aurait parié que le jeune gandin des Libertines, enfant destroy du nouveau siècle qui montrait ses lettres et ses ecchymoses à tous les passants et offrit à Londres son dernier grand frisson de débauche rock'n'roll, qui donc aurait imaginé le retrouver vingt ans plus tard non seulement en vie, mais assagi, installé dans la campagne normande en compagnie de son amoureux? Flattant la muse en compagnie du multi-instrumentiste Frédéric Lo? Jouant à cette occasion dans des salles aux places assises plus adaptées à l'écoute attentive qu'au pogo furieux? En l'occurrence celle de l'Octogone, à Pully, ce dimanche.

Il faut convenir que Peter Doherty, 43 ans, a déjà vécu plusieurs vies. La plupart furent tapageuses, glorieuses le temps d'un flash, avant de sombrer dans son versant sombre de dèche et de violence. La rançon du talent? D'une heureuse inconséquence, surtout. Lorsque The Libertines revivifièrent, en 2002, une scène rock anglaise engeulée dans le trip hop et la big beat, on a beaucoup écrit sur la tornade d'innocence foutraque qu'incarnaient les quatre musiciens, en particulier Carl Barât et son frère d'âme, «Pete» Doherty.

Le hold-up des Libertines fut parfait, aussi subit que mémorable. Deux disques installèrent en quelques mois le chanteur dans le paysage musical mais surtout médiatique: en 2003 déjà, la rupture était consommée avec Barât après que son ancien «frère», comme dans toute histoire de junkies qui se respecte, eût cambriolé son appartement. Doherty fondait illico Babyshambles et poussa tous les voyants dans le rouge. De musicien doué citant The Clash, The Jam et Serge Gainsbourg, il devenait de la chair à journaux aux bras de l'icône britannique de la mode, Kate Moss: alimentée par la même poudre, la combustion de la belle et de la bête (de scène) fut pour les tabloïds une aubaine inédite depuis The Rolling Stones. Palaces, prison, drogue, cure de désintox, baston, re-prison... C'est en studio avec Babyshambles que Kate Moss fut prise le nez dans le sac:

les photos de «Cocaine Kate» firent le tour du monde. Mais en Angleterre, il ne se passait pas un jour sans que Pete Doherty, en couple ou solo, ne fasse la première des gazettes, «Sun» en tête. On a vrillé des neurones pour moins que ça.

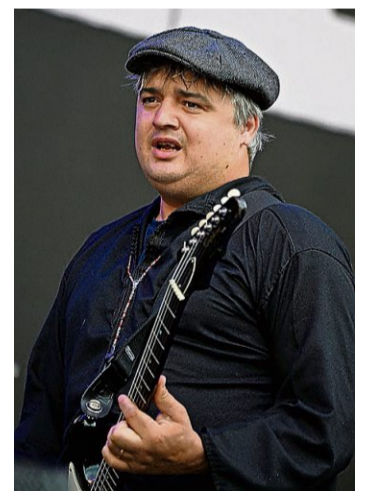
### Concert au violon

Il a vrillé, d'ailleurs. La fin des Babyshambles ressembla à une mauvaise blague où Doherty, quand il n'était pas arrêté à la douane pour possession de stupéfiants et empêché de jouer le soir même à Rock Oz'Arènes en 2006, donnait deux ans plus tard à Montreux un concert si mauvais que l'on regrettrait que les douaniers n'eussent pas fouillé ses valises avec plus de zèle. Le fan de Baudelaire restait croché sur les paradis artificiels, l'émule de Rimbaud tournait en boucle ses saisons en enfer. On pensait Doherty cuit.

Mais à mesure que les gazettes se désintéressaient du célibataire exsangue, le musicien reprenait vie. Un premier disque solo où Pete redevenait Peter, un rôle au cinéma («La confession d'un enfant du siècle», sur la vie de... Musset), une cure de désintoxication à l'héroïne... Depuis dix ans, Doherty peut être jugé sur son art plutôt que sur son personnage. La chose lui réussit bien. Le disque qu'il a écrit avec Frédéric Lo sourde les conditions apaisées de son enregistrement. Le temps - et l'argent - a même eu raison des vieilles querelles: les Libertines jouent ensemble, tel que le prouva leur concert à Estavayer-le-Lac en juillet dernier, où la nonchalance n'empêchait pas la précision - cela valait aussi pour le jeu de ping-pong de Pete Doherty dans les backstages. Même en shorts et en tongs, le dandy destroy conserve une certaine classe.

François Barras

Pully, Octogone  
Di 11 déc (20h, complet)  
[www.theatre-octogone.ch](http://www.theatre-octogone.ch)



L'été dernier, Peter Doherty retrouvait The Libertines. AFP

## En deux mots

### Prix Hors Concours

**Littérature** Nénonon Noël Ndjékéry, un écrivain tchadien qui vit en Suisse depuis 40 ans, vient d'être distingué par le prix littéraire français Hors Concours, pour son roman «Il n'y a pas d'arc-en-ciel au paradis» (Éd. Hélice Hélas), qui explore 200 ans d'histoire de traite négrière. L'auteur avait déjà publié le très remarqué «Au petit bonheur la brousse» dans la même maison. **ATS**

### Genevoise primée

**BD** L'Association des critiques et journalistes de la bande dessinée (ACBD) a remis son prix jeunesse à «La longue marche des dindes» de Léonie Bischoff (Éd. Rue de Sèvres). La Genevoise établie à Bruxelles, a été remarquée sur la scène internationale avec sa bio-

graphie d'Anaïs Nin, «Sur la mer des mensonges» (Éd. Casterman). Cette fois, elle sillonne l'Amérique avec une jeune déléguée, un esclave en fuite et un charretier ivrogne. Pour une équipée sauvage, bien sûr. **CLE**

### Décès de Kirstie Alley

**Carnet noir** La comédienne Kirstie Alley s'en est allée à l'âge de 71 ans, des suites d'un cancer foudroyant. Incarnation de la blonde pulpeuse, l'Américaine du Midwest révélée dans la série «Cheers», avait trouvé le succès avec la franchise «Allô, maman, ici bébé». Productrice et scénariste, adepte de «Danse avec les stars» et autres shows populaires, l'actrice avait conquis Woody Allen dans «Harry dans tous ses états» en 1997. **CLE**